

## Babel 2.0 : mondialisation, traduction et glottodiversité



**Isabelle Collombat**

Université Laval, Canada  
isabelle.collombat@lli.ulaval.ca

Reçu le 14-11-2014/ Évalué le 19-12 -2014/ Accepté le 26-12-2014

### Résumé

Le présent article vise à étudier le rôle de la traduction dans la préservation de la glottodiversité, ou diversité linguistique, dans le contexte de la mondialisation. Y sont notamment abordées la question de l'hégémonie linguistique et culturelle, la critique des dichotomies global/local et centre/périphérie, ainsi que le rôle de la traduction dans la revitalisation des langues, notamment minoritaires. L'argument principal est que la traduction est un vecteur essentiel de glottodiversité dans une perspective d'adaptabilité durable, car elle permet aux langues minoritaires et autochtones d'échapper à la muséification et d'accéder à la modernité.

**Mots-clés :** traduction, mondialisation, glottodiversité, langues minoritaires et autochtones, adaptabilité durable

### **Babel 2.0: globalización, traducción y glotodiversidad**

#### Resumen

El objetivo de este artículo es estudiar el papel de la traducción en la preservación de la glotodiversidad, o diversidad lingüística, en el contexto de la globalización. Se tratan temas como la hegemonía lingüística y cultural, la crítica de las dicotomías global/local y centro/periferia, así como el papel de la traducción en la revitalización de las lenguas, en particular de las minoritarias. El principal argumento es que la traducción es un agente fundamental de la glotodiversidad bajo una perspectiva de adaptabilidad sostenible, ya que permite que las lenguas minoritarias e indígenas escapen de la «museificación» y accedan a la modernidad.

**Palabras clave:** traducción, globalización, glotodiversidad, lenguas minoritarias e indígenas, adaptabilidad sostenible

### **Babel 2.0: Globalization, Translation, Glottodiversity**

#### Abstract

This paper aims to explore the role of translation in the preservation of glottodiversity, or linguistic diversity, in the context of globalization. It addresses the issue of linguistic

and cultural hegemony, includes a criticism of global/local and central/peripheral dichotomies, and illustrates the role of translation in language revitalization, especially of minority languages. The main argument is that translation is an essential tool for glottodiversity in a perspective of sustainable adaptability, as it allows minority and indigenous languages to escape museumification and access to modernity.

**Keywords:** Translation, globalization, glottodiversity, minority and indigenous languages, sustainable adaptability

La mondialisation suscite souvent des discours alarmistes, notamment pour tout ce qui touche à la diversité culturelle et linguistique. On oublie trop souvent que cette réaction viscérale contre l'invasion linguistique - celle-ci étant considérée comme le symptôme d'une menace culturelle - est récurrente au cours de l'histoire, comme le mentionne notamment Citton (2007 : 9). De même, sont aujourd'hui considérées comme victimes potentielles de la mondialisation les langues minoritaires et certaines langues longtemps hégémoniques, telles que le français : rappelons-nous qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, c'étaient les Anglais qui redoutaient l'invasion de leur idiome par celle de leur ennemi d'outre-Manche, comme en témoigne une diatribe d'Addison dans le *Spectator* du 8 septembre 1711 contre la généralisation des expressions françaises en anglais.

Il ne s'agit certes pas de minimiser les risques d'atteintes à la glottodiversité inhérents à la mondialisation, ni de s'abriter derrière les récurrences historiques pour verser dans l'angélisme fataliste. Au-delà de ces constats, le présent article a pour objet d'explorer certains paradoxes apparents : nous nous efforcerons ainsi d'analyser notamment comment le global conduit à revaloriser le local, ainsi que le rôle essentiel joué par la traduction dans cette tendance.

### Quelle mondialisation ?

De prime abord, définir la mondialisation ne va pas de soi, comme en témoigne la diversité des définitions que l'on peut en trouver : selon Poesch, Campos et Ben Alaya, (2007 : 11), la mondialisation peut en effet être abordée selon l'une des quatre *perspectives distinctes, respectivement historique (la mondialisation étant considérée comme une époque historique), économique, sociologique (soulignant l'hégémonie des valeurs américaines et capitalistes) et technologique*, chacune de ces perspectives allant de pair avec une définition propre. Pour les besoins de la présente réflexion, la définition qui nous paraît la plus englobante serait celle d'Allemand et Ruano-Borbalan (2002 : 5), qui définissent la mondialisation comme *l'ensemble des phénomènes, qu'ils soient économiques, politiques, culturels ou technologiques, conduisant à une intégration*

*croissante d'espaces et d'hommes à l'échelle mondiale*. L'intérêt de cette définition est qu'elle ne réduit pas la mondialisation à sa composante économique, comme c'est trop souvent le cas.

À notre avis, c'est précisément la prédominance des définitions de type « économique » qui entraînerait les plus grandes défiances à l'égard de la mondialisation en général, la perception la plus généralement répandue étant que la libéralisation de l'économie irait à l'encontre de la préservation de la diversité culturelle (entre autres, les effets négatifs sur l'emploi et la sécurité des carrières étant eux aussi bien évidemment souvent évoqués [Berger, 2006 : 24]), car elle aurait à la fois pour vecteur et pour conséquence une homogénéisation culturelle qui se manifesterait sous la forme de *l'hégémonie des valeurs américaines et capitalistes* (Poesch, Campos et Ben Alaya, 2007 : 11). Que les aspects économiques de la mondialisation effraient le commun des mortels n'a d'ailleurs rien d'étonnant, puisque les économistes eux-mêmes évoquent les *dangers de la mondialisation* et se demandent : *Qui a peur de la mondialisation ?* (Berger, 2007 : 21-77). Nous allons voir que, quel que soit l'angle sous lequel on aborde la mondialisation, les différentes perspectives se conjuguent souvent, ce qui en fait un concept en apparence flou laissant facilement la place aux discours alarmistes ; ici, au contraire, nous allons tenter de mettre en évidence certains aspects positifs de ce phénomène.

### Le mythe de Babel, encore

On situe généralement l'origine de la traduction dans le mythe de Babel : c'est en effet de la diversité linguistique qu'est née la nécessité de traduire. Le mythe de Babel transparaît très souvent en filigrane dans la réflexion sur la traduction, et la tour de Babel illustre encore de nos jours de nombreux ouvrages sur la traduction. Outinoff y consacre un chapitre entier dans *Traduire et communiquer à l'heure de la mondialisation* (2011 : 19-33), et Ost (2009) fait porter quant à lui deux chapitres sur Babel dans *Traduire. Défense et illustration du multilinguisme* : l'un, *Babel raconté*, repart aux sources du mythe, dont il propose plusieurs interprétations et relectures ; l'autre, *Babel aboli*, évoque la quête, à travers les siècles, de la langue parfaite, puis de la création de langues imaginaires ou universelles - quête dont le fondement est d'abolir la malédiction de Babel - car, comme le signale Jervolino (2006 : 231), *la diversité des langues a été longuement considérée [comme] un obstacle, une difficulté, et même, en termes éthico-religieux, une condamnation ou une malédiction, puisqu'elle s'oppose à l'unité du discours humain et à la libre communication entre les hommes. C'est même l'interprétation du mythe de Babel la plus répandue*. Dans cette perspective, il est hélas logique que la traduction ait longtemps été considérée comme un mal nécessaire

et que l'on considère que la malédiction du multilinguisme a entraîné une autre malédiction, la traduction. Cette dernière n'est peut-être pas la solution parfaite, mais c'est un remède éprouvé à l'incompréhension entre les peuples ; les effets secondaires indésirables de ce remède ne sont finalement que bien peu de chose au regard de ses effets bénéfiques. Car au final, *la traduction vient [...] occuper la place laissée vacante par tous les projets avortés d'abolition de Babel* (Ost, 2009 : 104).

Au-delà de l'entreprise sisyphesque d'abolition de Babel, certains proposent même aujourd'hui de dire « adieu » à Babel. C'est le cas notamment de David Bellos (2012 : 346) : *Dans la plupart des disciplines intellectuelles, cela fait un certain temps qu'on ne recourt plus aux histoires tirées de la Bible hébraïque, ni comme source ni comme instrument de pensée. La traductologie fait exception. Les universitaires et les essayistes, dans ce domaine, accordent encore et toujours une attention invraisemblable au récit de l'origine de la diversité linguistique que contient la Bible. Font-ils là un bon usage de leur temps ? C'est loin d'être sûr.*

La proposition de Bellos est des plus judicieuses, si elle vise à éliminer la vision justificatrice qui prévaut souvent - selon laquelle nous, traducteurs, passerions notre temps à justifier le bien-fondé de la traduction comme moindre mal - et à infirmer la vision biblique selon laquelle une langue unique serait l'idéal, la traduction n'étant rien d'autre qu'*une stratégie compensatoire visant uniquement à remédier à une situation de déchéance* (Bellos, 2012 : 348). Paradoxalement, si le rôle de la traduction dans la mondialisation que nous connaissons actuellement génère craintes et néophobie, c'est parce que la traduction y est vue comme un facteur d'entropie culturelle assimilationniste (Cronin, 2006 : 126), un facteur d'homogénéisation culturelle. Oui, c'est paradoxal, parce que dans la traditionnelle vision babélienne de la traduction, la diversité linguistique est vécue comme un fléau dont seule la traduction peut atténuer les effets néfastes. La vision contemporaine, si elle se réclame toujours de Babel, tendrait a contrario à considérer la traduction comme un facteur d'homogénéisation nuisant à la diversité linguistique, même si, à l'origine, c'était celle-ci qui était considérée comme néfaste, puisqu'elle était la conséquence d'une punition divine.

Poussons encore plus loin le raisonnement : abolir Babel, lui dire adieu ou la considérer comme une *bénédiction* (Javolino, 2006 : 230), c'est encore babéliser. Changer de paradigme paraît une prémisse essentielle pour repenser le rôle et la place de la traduction dans le contexte actuel de mondialisation : c'est pourquoi, sans raser la tour de Babel et ses multiples exégèses, nous pouvons considérer comme acceptable de continuer à jouer avec le mythe et ses métaphores et proposer une Babel 2.0. Car aujourd'hui, la technologie et les communications ont démultiplié Babel : rebabélisons donc, pour paraphraser Oustinoff (2012 : 124).

## Le Globish, nouvelle langue adamique ?

Poursuivons l'édification de notre Babel 2.0 : *Nous n'avons jamais cessé de vivre dans la nostalgie de la langue adamique qui prévalait avant ce que nous prenons pour la « catastrophe » de Babel*, peut-on lire sur la quatrième de couverture de *Traduire. Défense et illustration du multilinguisme* (Ost, 2009). Si, aujourd'hui, la diversité linguistique et culturelle est valorisée, le vœu secret d'une langue unique permettant à tous les peuples de communiquer demeure néanmoins ancré dans nos idéaux paradoxaux avec la force de l'atavisme. Quoi d'étonnant, alors, à ce qu'une langue universelle se répande et incarne le vieux rêve de la langue unique ? C'est le rôle que semblerait vouloir jouer aujourd'hui le Globish, ou anglais planétaire (Global English).

Le Globish se pose en lingua franca, c'est-à-dire une langue parlée par des locuteurs de langues maternelles différentes répartis sur une vaste aire géographique. Les promoteurs français du Globish sont essentiellement issus du monde des affaires : Jean-Paul Nerrière, auteur de plusieurs méthodes d'apprentissage du Globish - il serait par ailleurs l'inventeur du Globish - a été notamment vice-président d'IBM USA, responsable du marketing international. Son credo est que parler un anglais simplifié comportant environ 1 500 mots ne l'a pas empêché d'accéder à des postes à responsabilité dans des multinationales<sup>1</sup>. Historiquement, la lingua franca était une *langue véhiculaire utilisée du XIII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle pour les relations commerciales dans les ports de la Méditerranée*<sup>2</sup> : de fait, le Globish, destiné à être utilisé lors de réunions d'affaires ou de situations de la vie courante, est véritablement une langue de commerce et d'échanges. Selon Nerrière lui-même (2003 : 32), le Globish est un *dialecte impur, qui ne vise ni à la compréhension d'une culture, ni à la possession d'une maîtrise permettant de briller à Oxford, mais qui poursuit une triviale efficacité, toujours, partout, avec tout le monde*. Le Globish défini par Nerrière est essentiellement une langue orale, utilisée lors de réunions internationales ; le vocabulaire et la syntaxe y sont simplifiés de manière à ce qu'ils soient compréhensibles et utilisables par des non anglophones de langues et de cultures variées. En somme, les éléments lexicaux du Globish sont exclusivement des *mots à charge culturelle partagée* (Galisson, 1988 : 74) ou *culturèmes* (Collès, 2001 : 65), c'est-à-dire un sous-ensemble de concepts communs situé à l'intersection de plusieurs cultures.

En l'occurrence, à l'ère de la mondialisation, ces culturèmes sous leur forme écrite sont, à l'origine, essentiellement liés à l'Internet. En 1997, on estimait à 80 % le contenu en anglais dans Internet; en 2011, la proportion de contenu en anglais est inférieure à 30 % (Oustinoff, 2012 : 125). C'est la raison pour laquelle certains linguistes, notamment Oustinoff (2012) considèrent le Globish comme une « langue » en voie d'extinction, pour plusieurs raisons : tout d'abord, un ensemble limité de culturèmes ne suffit pas dans toutes les sphères de la communication ; ensuite, le Globish est considéré comme le

véhicule d'une homogénéisation culturelle vécue comme appauvrissante (Snell-Hornby, 2000 : 17) ; et pour finir, paradoxalement, cette lingua franca, initialement langue des échanges commerciaux, ne suffit plus à rejoindre le consommateur, l'utilisation de la *langue du client par les commerçants, notamment sur Internet*, présentant des *avantages économiques avérés* (Roy, 2001 : 2) dont se passeraient difficilement les entreprises qui recourent aujourd'hui à la localisation. C'est ce double constat, tant idéologique qu'économique, qui a amené le député français Jacques Myard (2008 : 46) à affirmer : *Nous assistons en effet à la fin programmée du globish, ce sabir international né des rapports incestueux entre la noble langue de Shakespeare et les idiomes dégénérés du Texas. Porté par l'économie dominante américaine, son primat peut être aujourd'hui mis en question.*

C'est ainsi qu'Oustinoff (2012 : 132) distingue *trois étapes majeures dans l'historicisation des langues sur Internet : la première est celle d'un quasi-monolinguisme ; la deuxième, celle du multilinguisme ; la troisième, celle de la traduction.* Au final, le rêve d'une langue adamique aura sans doute fait long feu, et sur ce plan, la mondialisation technologique et économique ne nous laisse pas sans solution, car *l'absence de toute superlangue ne nous laisse pas complètement démunis : nous reste la ressource de la traduction* (Ricoeur, 2001 : 282).

### **Le global au service du local**

Si nous sommes aujourd'hui parvenus à l'ère où la mondialisation ne peut se réaliser que par la traduction, l'on pourrait alors penser qu'après une phase d'homogénéisation culturelle, elle s'incarne désormais dans la revalorisation de la diversité culturelle et linguistique ; Mattelart (2007 : 70) va jusqu'à émettre *l'hypothèse générale [...] que la dimension dite globale participe à la reconfiguration des identités.* Pourquoi ? Parce qu'il n'y a *pas de culture sans médiation, pas d'identité sans traduction*, affirme encore Mattelart (2007 : 70), ajoutant : *Chaque société retranscrit les signes transnationaux, les adapte, les reconstruit, les réinterprète, les « reterritorialise », les « resémantise ».* Dans un précédent article (Collombat, 2010) consacré à l'empathie rationnelle en traduction, nous avons mis en évidence le fait que l'empathie est l'une des composantes de l'efficacité de la communication interculturelle sur le terrain. Il s'agit de l'empathie définie comme *une sorte de médiation entre soi et les autres* (Papadaniel, 2008 : 138), laquelle présuppose une bonne connaissance de soi, car *l'altérité des autres n'est jamais absolue, mais toujours relative* (Godelier, 2006 : 26), de sorte qu'il devient naturel, pour assimiler la diversité du cybermonde, que le cyberindividu affirme son identité, voire sa différence - d'où la nécessité de la traduction.

Puisqu'il est ici question de la facette technologique de la mondialisation - essentiellement, aujourd'hui, le Web 2.0<sup>3</sup> -, mentionnons que *Wikipedia* se décline en quelque 287 langues et que Facebook est à ce jour disponible en 90 langues<sup>4</sup>, parmi lesquelles sont comptabilisées les variantes géographiques ; il s'agit d'ailleurs là d'un point sur lequel nous reviendrons ultérieurement. Très récemment a été annoncée la traduction de Facebook en breton (Le Cain, 2014), avancée qui inspire les promoteurs d'autres langues régionales ou minoritaires de France. Si cette nouvelle paraît anecdotique à certains, qui parlent de *mesure symbolique* (Le Cain, 2014), il nous semble au contraire que traduire l'interface d'un réseau social planétaire dans une langue régionale n'est pas anodin, car il relève d'un processus de patrimonialisation de la langue. Si, pour les historiens, la patrimonialisation se traduit par une sorte de figement dans le passé, pour les ethnologues, les *processus de patrimonialisation des pratiques se fondent sur trois enjeux majeurs : la reconnaissance, l'appropriation, la transmission* (Aubert et al., 2004, cité dans Roberge, 2010 : 487). En outre, le patrimoine se constitue de deux façons : par institutionnalisation ou désignation et par appropriation, *c'est-à-dire saisi par les acteurs sociaux* (Roberge, 2010 : 487). La traduction de Facebook en breton rend alors compte à la fois d'une institutionnalisation et d'une appropriation, car cette avancée est le fruit d'une demande émanant des usagers eux-mêmes<sup>5</sup>, à l'initiative d'un organisme public, l'Office national de la langue bretonne<sup>6</sup>, ce qui vient résoudre la tension qui peut exister entre *l'objectif de « protection » [...] constitutif de toute patrimonialisation et le critère de « transmission » et de « récréation » des pratiques, interdisant de les figer.* (Heinich, 2012 : 227).

D'aucuns pourraient voir dans la traduction de l'interface de ce réseau social la sournoise importation d'un mode de pensée et de communication néo-impérialiste dans une langue régionale qui évoque encore souvent une communauté rurale. Il est vrai que la traduction est un vecteur très efficace d'importation d'une culture : le rôle de la traduction dans la diffusion de la culture étasunienne a notamment été abordé par Gouanvic (1999) et Gambier (1995 : 216-223), qui décrivent tous deux le rôle de la science-fiction dans ce processus. Gambier, en particulier, parle d'importation « massive » des romans policiers de la Série Noire et des romans de science-fiction, ou encore de « parachutage ». Il affirme également que la science-fiction et les Pères fondateurs ont le même objectif : *imposer (au besoin par la force) la vision du monde américaine comme la seule légitime, et que les traducteurs de SF servent d'outil de propagande (étasunienne).*

Le terme de « propagande » n'est pas anodin : il a souvent été utilisé pour caractériser le déferlement de culture étasunienne en Europe en général, tout particulièrement en France, cette dernière *jouant à certains points de vue et objectivement le rôle de tête de pont de la pénétration de la culture américaine en Europe* (Gouanvic, 1999 : 8). Si

la presse écrite et la radio jouent un rôle considérable dans cette « propagande » (en 1953, près d'un Français sur deux écoute La Voix de l'Amérique), le cinéma, la littérature populaire et l'enseignement sont des vecteurs prépondérants. Ce déferlement est d'ailleurs essentiellement la conséquence de l'accord Blum-Byrnes, signé le 28 mai 1946, qui liquide la quasi-totalité de la dette française envers les États-Unis après la Seconde Guerre mondiale (2 milliards de dollars) et offre même un nouveau prêt à des conditions de remboursement exceptionnelles. En échange, toutes les salles de cinéma françaises doivent être ouvertes aux films étasuniens, sauf une semaine par mois, mesure qui va cristalliser de nombreuses réactions anti-américaines et conduire notamment le cinéaste français Jacques Becker à proposer non pas d'interdire le cinéma étasunien, mais d'en interdire précisément le doublage (Roger, 2002 : 564) - nuance qui illustre à quel point la traduction peut être considérée comme un redoutable catalyseur de propagande, puisqu'elle permet non seulement de rejoindre un plus grand nombre de cibles, mais d'influencer plus profondément celles-ci car elle leur permet d'intégrer des notions exogènes dans leur langue. C'est d'ailleurs le fondement même de la localisation actuelle des sites commerciaux, car l'internaute *perçoit l'entreprise opérant un site dans sa langue de manière plus favorable que ses concurrentes monoglottes, parce qu'il comprend mieux l'information présentée, parce qu'il se la rappelle mieux ou parce qu'elle lui paraît plus persuasive* (Roy, 2001 : 14). Le lien entre propagande et publicité devient alors ici évident : les deux visent l'adhésion par la persuasion, et leur efficacité est optimale dans la langue principale (ou maternelle) de la cible, d'où le rôle essentiel de la traduction.

Cette position de défiance, qui s'inscrit dans le prolongement des discours alarmistes symptomatiques des craintes hégémonistes entourant le concept même de mondialisation, est une réaction de défense classique. Il ne s'agit pas de porter un jugement normatif sur la peur du changement. La néophobie est en effet un réflexe autant instinctif que culturel : *face à la nouveauté alimentaire, le réflexe universel est celui de la néophobie [...], de même que la réponse à l'imposition forcée d'un nouvel ordre culturel est celui de la résistance*. (Serra Mallol, 2013 : 141). Cette résistance de l'individu face à la nouveauté serait donc naturelle ; toutefois, à l'échelle d'une société, le risque est grand de voir cette néophobie instinctive se transformer en idéologie de rejet et de repli sur soi. Si le global doit servir le local, ce ne devrait pas être dans une perspective de confrontation ni d'opposition systématique. C'est pourquoi la néophobie, accentuée par les effets démultiplicateurs de la mondialisation actuelle, ne devrait pas être la seule réaction possible à la tension entre global et local. Revenons au cas du breton : de nos jours, les locuteurs brittophones eux-mêmes manifestent une *volonté de dépasser le caractère social lié à la pratique du breton : jusqu'aux années 70, parler breton voulait dire que l'on était paysan, pauvre et sans*



*instruction. Aujourd'hui, on peut affirmer un certain attachement au breton dans la mesure où l'on affiche aussi sa modernité* (Blanchard, Calvez et Thomas, 2013 : 149). Et afficher cette modernité, c'est revendiquer le droit de la vivre en breton et donc, en particulier, la possibilité d'utiliser Facebook en breton. En ce sens, la traduction a permis à une langue minoritaire de passer du folklore au patrimoine, c'est-à-dire de connaître une revitalisation tout en échappant au figement dans le passé et à la muséification.

### Traduction et revitalisation des langues

D'après l'Unesco, *on estime que, si rien n'est fait, la moitié des quelques 6 000 langues parlées aujourd'hui disparaîtront d'ici la fin du siècle. Avec la disparition de langues non écrites et non documentées, l'humanité perdrait non seulement une richesse culturelle, mais aussi d'importantes connaissances ancestrales, contenues en particulier dans les langues indigènes*<sup>8</sup>. Selon Hagège (2000 : 9), en effet, *il meurt environ 25 langues par année*.

Comme on l'a vu plus haut, pour beaucoup, la traduction n'est rien d'autre qu'un mal nécessaire, une conséquence néfaste et imparfaite de la malédiction de Babel; l'idéal de la langue parfaite est d'ailleurs tellement tenace qu'on a souvent du mal à accepter que la traduction revienne souvent à *dire presque la même chose*, pour reprendre les mots d'Eco (2009). Une fois posée la prémisse que la langue parfaite n'existe pas, l'on comprendra mieux en quoi la glottodiversité - ou diversité linguistique - est aussi essentielle que la biodiversité, et pour deux raisons : tout d'abord, comme l'expose Oustinoff (2009), *contrairement à une idée reçue, les langues ne sont pas interchangeables : chacune recèle une vision du monde propre*. Débabéliser, ce serait envisager que l'on puisse se passer de visions du monde différentes - ce serait privilégier une vision réductrice et simpliste du monde, ce qui, à l'heure de la mondialisation, constituerait un non-sens, une porte ouverte à l'homogénéisation culturelle pourtant si redoutée. Ensuite, toujours selon l'Unesco, *il existe un lien fondamental entre la langue et les savoirs traditionnels (ST) liés à la biodiversité. Les communautés locales et indigènes ont élaboré des systèmes de classification complexes pour le monde naturel, qui reflètent une profonde compréhension de leur environnement local. Cette connaissance de l'environnement est intégrée dans les noms indigènes, traditions orales et taxinomies, et peut disparaître lorsqu'une communauté commence à parler une autre langue*<sup>9</sup>. Biodiversité et glottodiversité sont donc étroitement liées.

Si la glottodiversité est menacée, il n'en demeure pas moins que, pour l'Unesco, *ce processus n'est ni inévitable ni irréversible* ; Hagège affirme même que si les langues sont mortelles, à l'instar des civilisations, *la mort des langues a quelque chose de tout*

*à fait insolite, et d'exaltant quand nous nous en avisons : les langues sont capables de résurrection !* (2000, 4<sup>e</sup> de couverture). Une précision s'impose : certains puristes s'alarment souvent de la disparition de certains mots ou de l'apparition d'autres, xénismes, emprunts et autres argots. Or, la mort des mots n'entraîne pas nécessairement la mort d'une langue, pas plus qu'elle n'est un symptôme de son agonie : *On pourrait dire que, d'une certaine façon, les langues vivent parce que les mots meurent. La mort des mots ne menace pas la vie des langues ; elle en est, au contraire, une condition.* (Hagège, 2000 : 64).

La traduction est l'un des vecteurs possibles de revitalisation - voire de résurrection - d'une langue, comme en témoignent les exemples détaillés ci-après.

En 1989, l'Association de traducteurs, correcteurs et interprètes de langue basque (EIZIE), appuyée par le Département de culture du gouvernement basque, a lancé un projet de traduction de littérature universelle vers le basque (collection « Literatura Unibertatsala »), dans le but notamment de permettre aux basquophones d'accéder au patrimoine culturel universel dans leur langue maternelle et d'enrichir la langue littéraire de manière à *collaborer ainsi au travail des écrivains basques dans ce domaine*<sup>10</sup>. Le projet a déjà permis la publication de 152 titres : les 100 premiers titres traduits sont déjà épuisés, et un projet de réédition d'une partie de ces titres est en cours. Les objectifs de ce projet, ainsi que l'énorme succès qu'il a rencontré, indiquent clairement le rôle essentiel joué par la traduction dans l'ancrage et le renouveau culturel d'une langue qui, avec ses 660 000 locuteurs répartis entre la France et l'Espagne, est qualifiée de *vulnérable*<sup>11</sup>. Fait intéressant, c'est par la traduction d'ouvrages issus d'autres cultures - et donc, par l'ouverture à d'autres cultures - que les Basques ont décidé d'œuvrer à la sauvegarde de leur langue : loin de constituer une menace, le global vient donc ici aider à revitaliser le local.

Une même tendance à considérer la traduction comme source d'enrichissement d'une langue régionale et donc, comme garante de sa pérennité et de sa vitalité, est observée en Inde, avec le malayalam<sup>12</sup> : d'après Meena T. Pillai (citée dans Sathyendran, 2014), professeur à l'Université de Kerala, les traductions ont toujours été présentes dans l'univers linguistique du malayalam, qu'elles ont contribué à enrichir depuis des siècles, à un point tel qu'aujourd'hui, les lecteurs de traductions ont tendance à considérer comme leurs des auteurs comme Gabriel Gracia Marquez et Mario Vargas Llosa. Cette position centrale de la littérature traduite au sein de la littérature nationale a précisément été démontrée par Even-Zohar (1990 : 46), qui en a nommément mentionné le potentiel d'enrichissement aux plans formel, stylistique et linguistique (1990 : 47). Les deux cas que nous venons de voir en sont l'illustration.

Voici un autre exemple très particulier de revitalisation d'une langue par la traduction : après avoir disparu pendant 150 ans, le wâponâak (Wampanoag ou Wôpanâak), langue algonquienne du sud-est du Massachussets, a pu être ramenée à la vie grâce à l'existence de nombreux documents juridiques des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles écrits en wâponâak et traduits en anglais, ainsi qu'à une traduction de la Bible en wâponâak effectuée par un certain John Eliott en 1663. À partir de ces véritables pierres de Rosette, Jessie Little Doe Baird, elle-même Wampanoag, a lancé un projet mené par des linguistes du Massachussets Institute of Technology (MIT)<sup>13</sup>, qui a permis de reconstituer une grammaire et un dictionnaire (qui compte maintenant 11 000 entrées), puis de produire des manuels d'apprentissage. Aujourd'hui, il existe quinze enseignants qualifiés pour enseigner cette langue, qui fait l'objet de programmes d'immersion pour adultes et enfants et d'enseignements dispensés aux enfants dans cinq écoles de la région. La fille de Jessie Little Doe Baird est la première membre de la tribu des Wampanoags depuis six générations à avoir le wâponâak comme langue maternelle : puisqu'on estime qu'une langue est éteinte lorsqu'elle ne compte plus de locuteurs de naissance (Hagège, 2000 : 94), on peut alors affirmer que la résurrection du wâponâak est bien réelle, puisqu'elle tend à s'implanter de nouveau comme langue natale.

Nevo et Fiola (2002) ont étudié le cas de la situation linguistique au Nunavut<sup>14</sup> et au Yukon<sup>15</sup>, deux territoires<sup>16</sup> du Canada : leur conclusion est également qu'il n'est *peut-être pas utopique de penser que la traduction et l'interprétation dans le Grand Nord, tout comme l'étoile scintillante qui éclaire la longue nuit polaire et guide le voyageur vers son but, soient une des clés de [la] survie [des langues et cultures des peuples du Grand Nord] et par là permettent au Canada [...] de continuer d'être un pays vraiment multilingue et multiculturel*. Ce que leur recherche indique, par contre, c'est la nécessité de renforcer les politiques et projets d'aménagement terminologique permettant d'établir des correspondances conceptuelles entre les langues autochtones d'une part et le français et l'anglais d'autre part, afin de garantir aux autochtones un accès réel aux services publics. Des difficultés apparaissent en effet pour faire coïncider les concepts juridiques dans les différentes langues, de même que pour la prestation de soins de santé : la représentation du corps passe par celle de l'environnement physique et par les apprentissages traditionnels (notamment la chasse), et les interprètes autochtones, ayant été scolarisés - et donc, occidentalisés -, n'ont donc qu'une connaissance limitée des savoirs ancestraux qui leur permettraient de traduire efficacement les interactions entre les patients autochtones et les membres du corps médical, anglophones ou francophones (Nevo et Fiola, 2002 : 208-209). Il va de soi que, si l'on veut à la fois garantir la glottodiversité et, en corollaire, se conformer aux lois s'appliquant aux droits linguistiques au Canada et dans les provinces et territoires du Canada, des efforts doivent être faits afin de permettre aux langues autochtones d'atteindre la modernité conceptuelle nécessaire, ce qui, de fait, passe par la socioterminologie et la traduction.

D'ailleurs, il est manifeste que dans l'imaginaire collectif, les langues minoritaires à revitaliser sont celles d'ethnies dont la culture est associée aux savoirs ancestraux et à la connaissance de l'environnement, et que la survie de ces langues est avant tout question de préservation de la biodiversité ; c'est d'ailleurs l'optique adoptée par l'Unesco. S'agissant du lien entre biodiversité et glottodiversité, précisément, on évoque souvent la variété terminologique de l'inuktitut en matière de désignation des réalités conceptuelles liées à la neige ou à la glace. Or, comme le fait remarquer Dorais (2003 : 536), *le français québécois est aussi créatif que l'inuktitut en ce qui concerne le lexique de la neige et de la glace* : le français du Québec est, de fait, le lieu d'expression de la nordicité en français.

Ainsi, le lien systématique entre biodiversité et glottodiversité risque non seulement de muséifier des langues minoritaires non occidentales - en les dépouillant de facto de leur vivacité -, mais aussi de les empêcher d'accéder à une modernité qui pourrait être le gage de leur survie réelle ; en outre, il risque de conduire à occulter le lien entre la biodiversité et les langues non minoritaires, occidentales. Cette posture pourrait contribuer à augmenter la fracture entre langues muséifiées et langues commerciales, entre cultures minoritaires et cultures dominantes. C'est ce que revendiquait en 1926 le linguiste et écrivain breton Roparz Hemon, pour qui le breton ne devait pas être cantonné à certaines sphères de la vie mais utilisé indifféremment par l'historien, l'artiste, le musicien et l'économiste aussi bien que par le paysan, l'ouvrier et le mendiant<sup>17</sup>. En somme, la survie des langues minoritaires et régionales passe par l'abolition de la diglossie.

Au-delà, si l'on veut valoriser la glottodiversité autrement que dans une perspective économique et commerciale - sous l'angle généralement adopté et accepté de la localisation - ou dans une optique de préservation des savoirs traditionnels - dans l'optique de la sauvegarde des langues en danger -, il serait judicieux de transcender le concept même de développement durable et, à l'instar de Blandin (2005), de parler d'*adaptabilité durable*, afin qu'il soit possible d'établir un pont entre la tradition ancestrale et la modernité la plus avancée - celle qui permet de traduire Facebook en breton, par exemple. L'adaptabilité durable permet à un organisme de s'adapter de manière durable à son environnement, quel qu'il soit : l'adaptabilité durable d'une langue, c'est ce qui garantit non seulement sa survie, mais surtout sa pérennité, voire la pérennité de sa pertinence. Dans cette perspective, la traduction, qui vise à faire coïncider deux aires linguistiques, joue un rôle vital.

« Centre, périphérie, vieilles tout ça<sup>18</sup> »

La dichotomie centre/périphérie demeure un cadre encore prégnant dans les études postcoloniales; or, ce concept nous paraît de nature à perpétuer un modèle de hiérarchisation des cultures. Dans le domaine linguistique, cette vision dichotomique sous-tend une valorisation de certaines variantes considérées comme prestigieuses, au détriment d'autres; la langue française, par exemple, est encore largement dominée par une vision centralisatrice focalisée sur Paris. Nous proposons donc l'adoption d'une vision pluricentrique (Collombat, 2012 : 36), à la suite des travaux de Pöll (2005).

Dans notre Babel 2.0 édiflée par une société civile autonomisée, cette polarisation a été abolie d'une manière spontanée : dans Facebook, par exemple, les variantes géographiques (ou diatopiques) sont comptabilisées comme des « langues ». Cette tendance est évidemment la conséquence de la localisation, *qui consiste à habiller le produit pour qu'il se fonde dans le paysage culturel de la clientèle visée* (Bouffard et Caignon, 2006 : 806) : par exemple, dans Word comme dans le correcticiel Antidote, l'utilisateur a le choix de paramétrer son outil en fonction de la variante diatopique qu'il utilise. Certes, cette abolition des notions de *centre* et de *périphérie* est le fruit de stratégies de marketing, puisqu'il s'agit là de rejoindre des « cibles »; nous y verrons quant à nous une conséquence positive de la mondialisation, puisque cette tendance permet de rendre inopérante une dualité par trop connotée et de poser le pluricentrisme comme une évidence.

En somme, en suivant l'hypothèse émise par Mattelart (2007 : 70), selon laquelle la *dimension dite globale participe à la reconfiguration des identités*, gageons que la mondialisation peut voir l'émergence d'un nouveau paradigme conjuguant tradition et modernité, placé sous le signe de l'adaptabilité durable avec, comme vecteur essentiel, la traduction.

### Bibliographie

- Addison, J. 1965. *The Spectator*, Sept. 8, 1711. Oxford: Clarendon Press. [En ligne]: URL : <http://www.gutenberg.org/files/12030/12030-h/SV1/Spectator1.html#section165> [consulté le 14 novembre 2014].
- Allemand, S., Ruano-Borbalan, J.-C. 2002. *La mondialisation*. Paris : Le cavalier bleu.
- Aubert, L. 2004. *Le patrimoine culturel immatériel : les enjeux, les problématiques, les pratiques*. Paris : Maison des cultures du monde.
- Berger, S. 2006. *Made in monde. Les nouvelles frontières de l'économie mondiale*. Paris : Éditions du Seuil.
- Blanchard, N., Calvez R., Thomas, M. 2013. « Signe et sens en balance : le breton affiché dans la ville de Brest ». *International Journal of the Sociology of Language*, n° 223, p.137-152.
- Blandin, P. 2005. Développement durable ou adaptabilité durable ? De la nécessité d'une éthique évolutionniste. In : *Les enjeux du développement durable*. Paris : L'Harmattan.

- Bouffard, P., Caignon, P. 2006. « Localisation et variation linguistique. Vers une géolinguistique de l'espace virtuel francophone ». *Meta : journal des traducteurs / Meta: Translators' Journal*, vol. 51, n° 4, p. 806-823.
- Collès, L. 2007. « Enseigner la langue-culture et les culturèmes ». *Québec français*, n° 146, p. 64-65.
- Collombat, I. 2010. « L'empathie rationnelle comme posture de traduction ». *Transcultural, A Journal of Translation and Cultural Studies*, vol. 1, n° 3, p. 56-70.
- Collombat, I. 2012. « Traduction et variation diatopique dans l'espace francophone : le Québec et le Canada francophone ». *Arena Romanistica*, n° 10, « Translation », p. 28-55.
- Cronin, M. 2003. *Translation and Globalisation*. London and New York : Routledge.
- Dorais, L.-J. 2003. Recension de Hamelin, L.-E. 2002. *Le Québec par des mots. L'hiver et le Nord*. Sherbrooke : Fondation de l'Université de Sherbrooke. *Études/Inuit/Studies*, vol. 27, n° 1-2, p. 535-537.
- Even-Zohar, I. 1990. « The Position of Translated Literature within the Literary Polysystem ». *Poetics Today*, vol. 11, n° 1, p. 45-51.
- Fondeur, Y., Lhermitte, F. 2006. « Réseaux sociaux numériques et marché du travail ». *La Revue de l'Ires*, vol. 3, n° 52, p. 101-131.
- Galisson, R. 1988. « Culture et lexiculture partagées : les mots comme lieux d'observation des faits culturels ». *Études de linguistique appliquée*, n° 69, p. 74-90.
- Godelier M. et al. 2006. « Nous avons plus que jamais besoin des sciences sociales! ». *Nouvelles Fondations*, vol. 2, n° 2, p. 20-27.
- Gwegen, J. 1975. *La langue bretonne face à ses oppresseurs*. Quimper : Presses de l'imprimerie Cornouaillaise.
- Hagège, C. 2000. *Halte à la mort des langues*. Paris : éditions Odile Jacob.
- Heinich, N. 2012. « Le Patrimoine culturel immatériel. Enjeux d'une nouvelle catégorie ». *Gradhiva*, vol. 1, n° 15, p. 227-229.
- Jervolino, D. 2006. « Pour une philosophie de la traduction, à l'école de Ricoeur ». *Revue de métaphysique et de morale*, vol. 2 n° 50, p. 229-238.
- Le Cain, B. 2014. « La langue bretonne débarque sur Facebook » dans *Le Figaro* (édition en ligne), 7 octobre 2014.
- URL:<http://www.lefigaro.fr/actualite-france/2014/10/07/01016-20141007ARTFIG00168-la-langue-bretonne-debarque-sur-facebook.php> [consulté le 12 novembre 2014].
- Marandon, G. 2001. Empathie et compétence interculturelle. In : *L'empathie et la rencontre interculturelle*. Paris : L'Harmattan.
- Mattelart, A. 2007. *Diversité culturelle et mondialisation*. Paris : La Découverte.
- Meschonnic, H. 2005. *Poétique du traduire*. Paris : éditions du Manuscrit.
- Myard J. 2008. « La fin annoncée du globish ». *Revue internationale et stratégique*, vol. 3, n° 71, p. 45-47.
- Nerrière, J.-P. 2003. « Parlez-vous English ou Globish ? ». *Gérer et comprendre*, n° 71, p. 31-39.
- Nevo, D., Fiola, M. A. 2002. « Interprétation et traduction dans les territoires : hors de la polarité traditionnelle des langues officielles ». *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, vol. 15, n° 1, p. 203-221.
- Ost, F. 2009. *Traduire. Défense et illustration du multilinguisme*. Paris : Fayard.
- Oustinoff, M. 2009. « Plurilinguisme et traduction à l'heure de la mondialisation ». *La Clé des Langues* (Lyon: ENS LYON/DGESCO). Mis à jour le 23 juin 2009.
- [http://cle.ens-lyon.fr/servlet/com.univ.collaboratif.util.LectureFichier?ID\\_FICHER=1332154733523](http://cle.ens-lyon.fr/servlet/com.univ.collaboratif.util.LectureFichier?ID_FICHER=1332154733523) [consulté le 12 novembre 2014].
- Oustinoff, M. 2012. « Les langues sur Internet : de l'hégémonie de l'anglais au règne de la traduction ». *Le Temps des médias*, vol. 1, n° 18, p. 124-135.
- Papadaniél, Y. 2008. « Empathie des chercheurs, empathie des acteurs. Chassé-croisé méthodologique ». *Journal des anthropologues*, n° 114-115, p. 129-144.

- Poeschl, G., Faria Campos, P. H., Ben Alaya, D. 2007. « Appartenances nationales et prises de position sur la mondialisation ». *Bulletin de psychologie*, vol. 1, n° 487, p. 11-19.
- Pöll, B. 2005. *Le français, langue pluricentrique ? Études sur la variation diatopique d'une langue standard*. Frankfurt am Main : Peter Lang.
- Ricoeur, P. 2001. *L'Universel et l'Historique, Le Juste 2*. Paris : coll. « Esprit ».
- Roberge, M. 2010. « Émergence d'une ethnologie contemporaine plurielle à l'Université Laval : bilan des terrains, approches et méthodes ». *Ethnologies*, vol. 26, n° 2, p. 139-178.
- Roy, R. 2001. *Enquête sur la langue des sites web des sociétés grands publics actives au Québec*. Québec : Conseil supérieur de la langue française.
- Sathyendran, N. 2014. « Found in Translation ». *The Hindu*, 31 octobre 2014.
- URL:<http://www.thehindu.com/features/metroplus/on-kerala-day-citybased-translators-talk-about-the-trend/article6552306.ece> [consulté le 14 novembre 2014].
- Serra Mallol, C. 2013. « Entre local et global : l'alimentation polynésienne : le cas de Tahiti et de Rapa ». *Anthropologie et Sociétés*, vol. 37, n° 2, p. 137-153.
- Snell-Hornby, M. 2000. *Communicating in the Global Village: On Language, Translation and Cultural Identity*. In : *Translation in the Global Village*. Clevedon : Multilingual Matters.

## Notes

1. Voir son site Web : <http://www.jpn-globish.com> [consulté le 26 décembre 2014].
2. *Le Nouveau Petit Robert* en ligne, édition 2014.
3. « [Le] concept [de web 2.0] est centré sur les usages et [...] il met l'accent sur la mise à disposition des internautes d'outils favorisant les interactions sociales en ligne », « en donnant la possibilité à des individus sans compétences techniques de diffuser en ligne des contenus et d'interagir avec leurs pairs, le tout gratuitement ou à faible coût. » (Fondeur et Lhermitte 2006 : 108).
4. Voir la liste sur <https://www.facebook.com/language.php>; [consulté le 26 décembre 2014]. D'après Le Cain (2014), le breton serait la 121<sup>e</sup> langue de Facebook, ce qui porterait le nombre total de langues disponibles à plus de 120.
5. Le groupe « Facebook e brezhoneg ! » (Facebook en breton), créé en 2011, compte 11 493 membres (en date du 10 novembre 2014).
6. « L'Office public de la langue bretonne (OPLB) est un Établissement public de coopération culturelle (EPCC). Les membres fondateurs de cet organisme officiel sont l'État, le Conseil régional de Bretagne, le Conseil régional des Pays de la Loire et les Conseils généraux du Finistère, du Morbihan, des Côtes d'Armor, de la Loire-Atlantique et de l'Ille-et-Vilaine. » (<http://www.fr.opab-oplb.org>), [consulté le 26 décembre 2014].
7. Selon les spécialistes, le nombre de langues existant dans le monde varie de 5 000 à 7 000 ; Hagège (2000 : 9), par exemple, en dénombre 5 000.
8. Site Web de l'Unesco, <http://www.unesco.org/new/fr/culture/themes/endangered-languages/> (page consultée le 10 novembre 2014)
9. Site Web de l'Unesco, <http://www.unesco.org/new/fr/culture/themes/endangered-languages/biodiversity-and-linguistic-diversity/> (page consultée le 11 novembre 2014)
10. Voir [http://www.eizie.org/Argitalpenak/Literatura\\_Unibertatsala](http://www.eizie.org/Argitalpenak/Literatura_Unibertatsala) (page consultée le 12 novembre 2014)
11. Source : *Atlas UNESCO des langues en danger dans le monde*, <http://www.unesco.org/new/fr/culture/themes/endangered-languages/> (page consultée le 12 novembre 2014)
12. Forte de ses presque 36 millions de locuteurs, le malayalam ne saurait être considéré comme une langue minoritaire.

13. Il s'agit du Wôpanâak Language Reclamation Project ([www.wlrp.org](http://www.wlrp.org)) qui a vu le jour en 1993.
14. Les langues officielles du Nunavut sont le français, l'anglais et les langues inuit (inuktitut et inuinnaqtun).
15. Les langues officielles du Yukon sont le français et l'anglais.
16. Le Canada compte 10 provinces et 3 territoires.
17. Cité dans Gwegen, 1975 : 76 et dans Cronin, 2003 : 155
18. Paraphrase de « fidèle, infidèle, vieilleries tout ça » (Meschonnic, 2005 : 103)